

Gabrijela Vidan

**Entre la science et le jeu:  
Essai sur l'invention littéraire de Diderot\***

«Les sciences et les arts diffèrent surtout en ceci que les premières doivent viser des résultats certains ou énormément probables; les seconds ne peuvent espérer que des résultats de probabilité inconnue.»

Valéry

«C'est dans l'impossibilité de raisonner que naquirent les arts, l'apologue, etc. (...) Et c'est encore de l'inaptitude à raisonner ou de l'ennui de raisonner sans cesse que naissent dans les âmes vives, la poésie, l'éloquence, la métaphore. Voilà certes un grand avantage.»

Joubert

I

*L'invention littéraire  
entre la science,  
la philosophie et le jeu*

«La méditation est si douce et l'expérience est si fatigante, que je ne suis point étonné que celui qui pense soit si rarement celui qui expérimente.»<sup>1</sup>

---

\* Sur les pages de cette revue sera publié, en plusieurs tranches, le texte de la thèse inscrite sous ce titre et soutenue en Sorbonne en 1974.

<sup>1</sup> Cf., *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme*, A. T., II, p. 349. Et puis ne faut-il pas encore mentionner cette évocation triomphale de l'action, fût-elle destructrice, anarchique. «Rien n'est

Plutôt que d'atteindre à la perfection dans un mode d'expression, plutôt que d'acquérir la maîtrise d'une méthode d'invention, Diderot s'efforce toujours d'aller au-delà de ses possibilités réelles, rejoignant ainsi cette mentalité de chercheur-expérimentateur, trop modeste pour croire à l'infailibilité de ses observations et de ses raisonnements, si rigoureux, si fonctionnels soient-ils, mais alors sans surprise, donc sans avenir, trop ambitieux pour se cantonner dans le principe de l'incertitude, la relativité des valeurs intuitives ou dans son génie analogique.

Lorsque l'enthousiasme sans réserve portait Diderot à déclarer que Leibniz «réunissait deux grandes qualités presque incompatibles: l'esprit d'invention et celui de méthode»,<sup>2</sup> il est fort probable que l'heureux alliage de ces deux esprits traduisait pour le laudateur un idéal auquel il aspirait avec assez de conviction et sensiblement moins d'espoir. Voici d'ailleurs le portrait du philosophe allemand: «La tête de cet homme était ennemie du désordre; et il fallait que les matières les plus embarrassées s'y arrangeassent en y entrant»;<sup>3</sup> portrait, disons-le tout de suite, assez éloigné de celui de l'encyclopédiste français.

Il y a longtemps déjà que le «cas Diderot» se trouve sous les feux de la critique la plus diversifiée et la plus compétente: les paradoxes ou seulement les incongruités du philosophe ont souvent donné lieu à des appréciations complexes et nuancées sur la coexistence, — le mot a déjà chez Diderot une signification tout à fait laïque<sup>4</sup> — des différents esprits, fussent-ils de finesse et de géométrie, ou d'invention et de méthode, tous tributaires de son exceptionnelle personnalité. Les mécanismes bio-dynamiques et autres de cette pensée ont toujours intrigué les esprits curieux, en commençant par celui de Diderot lui-même. En délimitant le sujet de notre recherche nous avons choisi un objectif en apparence précis: cerner

---

plus contraire à la nature que la méditation habituelle ou l'état de savant. L'homme est né pour agir.» (Cf., *Éléments de physiologie*, A. T., IX, p. 359.)

<sup>2</sup> Cf., *Leibnizianisme*, A. T. XV, p. 440. Rappelons pour mémoire la distinction qu'établit Diderot dans ses *Réflexions sur le livre de l'Esprit* (A. T., II, p. 273): «L'esprit d'invention s'agite, se meut, se remue d'une manière déréglée; il cherche. L'esprit de méthode arrange, ordonne et suppose que tout est trouvé...».

<sup>3</sup> *Id.*

<sup>4</sup> A titre indicatif, «... ce que nous appelons *liaison d'idées* dans notre entendement n'est que la mémoire de la coexistence des phénomènes dans la nature». Cf., *Locke*, A. T., XV, p. 523. Ou encore: «L'espace et le temps ne sont que des relations. L'espace est l'ordre des coexistences; le temps, l'ordre des successions». Cf., *Leibnizianisme*, A. T., XV, p. 468.

d'aussi près que possible son oeuvre littéraire en la plaçant dans un contexte approprié, mais tout aussi prévisible, celui de ses préoccupations scientifiques et philosophiques (dans le sens «très XVIII<sup>e</sup> siècle», certes) et de ses ambitions d'écrivain et d'artiste. Ce but est-il différent de celui de tant d'autres tentatives qui précéderent la nôtre? Il faut l'espérer.

Ainsi que le titre même l'indique, nous avançons que Diderot philosophe naturaliste et homme de lettres, conteur et nouvelliste, présente un cas, sinon particulier, du moins privilégié, de concomitance, de sérieux et de ludique, tant dans l'exploration concertée que dans la combinatoire poussée à ses limites, car, ne l'oublions pas, tout est, au XVIII<sup>e</sup> siècle, matière à investigation et «l'art expérimental»,<sup>5</sup> selon Diderot, peut être universellement appliqué, les arts et les sciences ne faisant qu'un. Aussi ce qui compte pour notre recherche, c'est de profiter de ce schéma, apparemment antithétique, mais au fond complémentaire, entre le sérieux et le non-sérieux (ou le ludique<sup>6</sup>) et d'en suivre l'efficacité dans les activités par deux fois jumelées, création/recherche et art/science.

Avant de justifier pleinement les termes de jeu et de ludique, et de leur accorder tous leurs droits à côté de combinaison, combinatoire et analogie, disons que le substantif ainsi que l'adjectif obtenu à partir de son homologue latin *ludus*,

---

<sup>5</sup> L'expression se trouve au début du traité *De l'interprétation de la nature* (1753—1754), A. T., II, pages 9 et 10. Plus tard, toutefois, Diderot l'abandonne pour, semble-t-il, la remplacer par «expérience» et «expérimentation» tout court. Il est question également de «philosophie expérimentale» (pages 20, 22, 41), et de «physique expérimentale» (pages 37, 42). Les oppositions sont faites respectivement avec «philosophie rationnelle» et «physique rationnelle». Nous retrouvons le terme «art expérimental» lorsqu'il est question des chimistes et de Franklin (p. 39), les plus téméraires dans les combinatoires...

<sup>6</sup> Qu' il nous soit permis de brièvement citer Eugen Fink et son livre *Le Jeu comme symbole du monde* (traduction française, Paris, 1966, pp. 79—80) et plus particulièrement deux passages tirés du chapitre intitulé «L'interprétation métaphysique du jeu». Sa nature complémentaire à l'égard d'un certain «non-sérieux», d'une certaine «inauthenticité», d'un certain «faire-comme-si» n'en sera que renforcée. «Par le jeu, notre vie fait l'expérience d'une création particulière, du bonheur de créer; nous pouvons tout être, toutes les possibilités s'offrent à nous, nous avons l'illusion d'un commencement libre, sans entraves». Et plus loin: «Le non-sérieux du jeu consiste précisément à imiter de multiple façon le sérieux de la vie sur le mode de l'illusion. Le jeu est imitation dans l'espace de l'imaginaire. Evidemment il n'est pas permis de méconnaître que l'imitation ludique présente le caractère d'une restructuration créatrice, d'une variation pleine de fantaisie sur le thème de la vie sérieuse. Le jeu ne s'épuise pas dans une reproduction servile; il produit aussi des motifs tout à fait nouveaux, il fait jaillir des possibilités que nous ne connaissons pas dans le cadre de notre vie sérieuse».

couvrent par la portée de leurs diverses ramifications sémantiques une aire beaucoup plus vaste que l'on ne pourrait croire d'après l'opposition citée plus haut. Ainsi les *ludi naturae* (jeux de la nature) sont un mot courant à l'époque<sup>7</sup> pour rendre compte des phénomènes bizarres que la science n'avait pas encore élucidés. L'inexplicable est relégué à l'activité ludique de la nature, soit à d'autres de l'interpréter, mais Diderot, notre contemporain à tant d'égards, non seulement éprouve le besoin de connaître toutes les difficultés et toutes les possibilités d'explication, sans vouloir faire des conclusions fantaisistes sur les phénomènes de la nature, un peu à la manière de Voltaire,<sup>8</sup> mais encore il devance ses compagnons de la pensée du fait qu'il n'éprouve et n'admet aucune rupture dans les facultés cognitives et expressives du génie humain. L'homme, savant ou artiste, en cherchant crée et en créant cherche et, quelquefois trouve. Rien ne devrait être exclu de cette activité, les problèmes les plus sérieux peuvent être résolus moyennant les occupations, apparemment les plus frivoles, et inversement. «La nature en se jouant», n'imité-t-elle pas, «dans cent occasions, les productions de l'art», et Diderot n'a-t-il pas

---

<sup>7</sup> Qu'il soit utilisé par Fontenelle, dans son *Histoire de l'Académie des Sciences*, ou, par Voltaire dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* (ou plus particulièrement dans le chapitre sur les *Singularités de la Nature*), pour nous en tenir aux hommes de lettres, ce terme n'est pas moins répandu chez les savants. Sur cette question, comme sur tant d'autres, il faut se référer à l'ouvrage de Jacques Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle* (seconde édition complétée, Paris, 1971, pages 194, 403 et 744). A propos des divergences notoires sur la délicate question de la préexistence et des monstres, nous lisons ce que dit Fontenelle, reprenant l'idée de Cicéron, de Montaigne et du savant de conviction janséniste, Régis: «On regarde communément les Monstres comme des jeux de la Nature, mais les Philosophes sont très persuadés que la Nature ne se joue point, qu'elle suit toujours inviolablement les mêmes Règles, et que tous ses ouvrages sont, pour ainsi dire, également sérieux. Il peut y en avoir d'extraordinaires, mais non pas d'irréguliers». Cité d'après Roger, p. 403.

<sup>8</sup> Ce qui étonne aujourd'hui le lecteur, amateur des belles-lettres et des sciences, qui feuillette les ouvrages savants de Voltaire, c'est un manque de sérieux et une désinvolture dans l'illustration des phénomènes. Aussi peut-on lire des réflexions comme celles-ci; et pour ne pas parler de polypes et de monstres, parlons de pierres: «La nature se joue à former autant de sortes de pierres que d'animaux; elle produit des pierres qui ressemblent à des lentilles, et qu'on appelle *lenticulaires*, des cubes, des cailloux ronds, des pierres un peu ressemblantes à des langues, et qu'on a nommées *glossopètres*, etc». Voir *Des singularités de la nature*, 1768, dans les *Oeuvres complètes*, tome XIX de l'édition faite à Paris en 1818, p. 342; quant à la première phrase de la *Dissertation... sur les changements arrivés dans notre globe*, 1749, (éd. citée p. 320) elle est la suivante: «Il y a des erreurs qui ne sont que pour le peuple; il y en a qui ne sont que pour les philosophes»; elle se passe de tout commentaire.

alors le droit de substituer dans son raisonnement «l'art à la nature, pour en bien juger»?<sup>9</sup> C'est dans cette extrême mobilité de la pensée de Diderot que réside sa plus grande originalité et il n'est pas étonnant que tant de penseurs se soient trouvés désespérés lorsqu'il leur fallait justifier leur sincère admiration pour un génie qu'ils ne savaient définir.

L'exemple de Paul Valéry, dans sa fameuse *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* est des plus significatifs. On se rappelle peut-être que lorsqu'il tente de classer et de caractériser l'homme de génie, novateur dans la pensée, il place Diderot à côté d'Aristote, de Descartes, de Leibniz et de Kant!<sup>10</sup> «... toute grande nouveauté dans un ordre, explique Valéry, est obtenue par l'intrusion de moyens et de notions qui n'y étaient pas prévus; venant d'attribuer ces progrès à la formation d'images, puis de langages, nous ne pouvons éluder cette conséquence que la quantité de ces langages possédée par un homme influe singulièrement sur le nombre des chances qu'il peut avoir d'en trouver de nouveaux». Pourquoi la tournure, un peu craintive, «éluder cette conséquence», lorsque l'usage de la multiplicité des langages, sans égard au cloisonnement, est la source du génie? Mais il y a plus; dans les notes marginales de 1930 (*l'Introduction* date de 1894) Valéry s'étonne de voir figurer Diderot parmi ces géants de la pensée: «Diderot est étrange, ici. — Il n'avait du philosophe que ce qu'il faut au philosophe de légèreté; et qui manque d'ailleurs à beaucoup d'entre eux». On peut conjecturer sur les raisons de ces réserves, dont la première, quoique dans le texte initial, tout comme la seconde, semblent devoir s'appliquer aux intelligences du type de celle de Diderot. Et puis la légèreté dont est taxé notre philosophe, que signifie-t-elle, sinon la mobilité de l'esprit capable d'appréhender des vérités dans plusieurs séries d'une pensée «enquêtante»,<sup>11</sup> errante! C'est bien Valéry qui écrivait: «Penser consiste, presque tout le temps que nous y donnons, à errer parmi les motifs dont nous savons, avant tout, que nous les connaissons *plus ou moins bien*.»<sup>12</sup> Légèreté ne signifie-t-elle pas aussi intuition, capacité d'appréhender ce qui

---

<sup>9</sup> Les citations se trouvent dans l'*Article Beau (Oeuvres esthétiques, éd. Vernière, Paris, 1959, p. 436)* et dans le *Salon de 1767 (A. T., XI, p. 107)*. Mais on connaît aussi le processus contraire, mais est-il vraiment stérile? car l'artiste «en se jouant», crée «le chimérique: le Sphinx, le Centaure...» (cf., A. T., XI, p. 13).

<sup>10</sup> Cf., *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci, Paris, 1957, pp. 39—40*.

<sup>11</sup> Nous devons ce néologisme à Diderot, «enquêtant»; c'est l'abbé Galiani, esprit dialectique à l'opposé de l'abbé Morellet qui est dogmatique (cf., *Apologie de l'abbé Galiani, Oeuvres politiques, éd. Vernière, Paris, 1963, p. 74*).

<sup>12</sup> Cf., *Introduction, édition citée, p. 29, souligné par Valéry*.

n'est pas tout à fait cristallisé, précisé, mais c'est quelquefois les ténèbres aidant que le poète, l'artiste, le savant même voient clair!

Notons que c'est le grand critique et romaniste Hugo Friedrich<sup>13</sup> qui a, dans le chapitre d'introduction de son ouvrage *Struktur der Modernen Lyrik*, dégagé les caractéristiques modernistes de la pensée de Diderot, caractéristiques qui seront retenues et reprises au cours de ces pages. Selon Friedrich, ce serait Diderot qui aurait, si résolument le premier, insisté sur cette prérogative du génie à errer (au sens étymologique) sans inhibition et à ne plus devoir dépendre d'une ligne de démarcation décisive entre le vrai et le faux. De plus, Friedrich admire chez Diderot, critique d'art, la sagesse à formuler des réserves à l'égard de la clarté qui peut être nuisible à l'artiste, et la perspicacité à louer les ténèbres, plus propices à la création; enfin il estime que la sensibilité moderne du poète se reflète déjà dans la conscience du philosophe aux prises avec l'insuffisance de la communication, avec l'impossibilité d'une compréhension totale, à moins que ce ne soit, dans le cas idéal, l'autocompréhension.

Qu'il s'agisse de la nouvelle sensibilité<sup>14</sup> de l'artiste ou du «nouvel esprit scientifique»,<sup>15</sup> les deux coexistent sans diffi-

---

<sup>13</sup> Cf., *Struktur der Modernen Lyrik*, Hambourg, 1956, traduction croato-serbe, Zagreb, 1969, pp. 15—16.

<sup>14</sup> Mais c'est seulement avec Novalis et Mallarmé que Friedrich décele chez l'artiste le besoin de la présence simultanée d'une poésie-magie, incantation, et d'une poésie produite à partir d'opérations mathématiques et de déductions savamment construites. L'«algèbre» et la «construction» dont parlait Novalis se retrouvent dans maints des «calculs», des «analogies naturelles» et des «combinaisons», tous bien connus du génie selon Diderot.

<sup>15</sup> Sur le nouvel esprit scientifique pour l'époque 1670—1745, lire dans l'ouvrage de Roger, le chapitre qui porte ce nom, pp. 161—254. Pour Bachelard cependant cette appellation ne se rapporte qu'à l'époque ultérieure à 1905, les deux périodes antérieures étant celles de l'état pré-scientifique (jusqu'en plein XVIII<sup>e</sup> siècle) et de l'état scientifique (embrassant la période intermédiaire). Voir M. Mansuy, *Gaston Bachelard et les éléments*, Paris, 1967, pp. 16—17. Une brève explication de cette expression qui fait partie du langage courant (mais que nous devons à Gaston Bachelard) est fournie, à propos de la science contemporaine, par Daniel Villey dans l'article «Le jeu et le travail» (*La Nef*, Nos 16—17, janvier—mars 1964, p. 167). «La science contemporaine est ludique en deux sens distincts: 1. de plus en plus le savant analyse formellement son oeuvre comme un jeu. Ce que Bachelard appelle «le nouvel esprit scientifique» signifie que la science libérée du dogmatisme d'antan se considère elle-même comme une construction contingente et risquée. Elle a d'elle-même une interprétation ludique. 2. par rapport à la science du XIX<sup>e</sup> siècle, celle du nôtre a de l'univers une représentation ludique. Elle ne croit pas au déterminisme, du moins au sens ancien. Elle est devenue probabiliste. Elle conçoit l'univers comme pénétré de jeu».

culté chez Diderot, et ceci, dirait-on, sous leur aspect ludique ou ce qui s'y apparente le plus, la combinatoire expérimentale. C'est dans la section intitulée *Questions*<sup>16</sup> que le philosophe-naturaliste formule l'espoir de trouver dans l'art et moyennant ses combinaisons artificielles, la clé de quelque secret dans la nature. Le niveau d'abstraction, — Diderot la prenait en grippe, et pour cause —, nous permet de conjecturer de la sorte; ainsi après avoir discuté de «l'état de division dernière possible dans la nature»<sup>17</sup> ou dans les productions de l'art, il revient à ces dernières, car elles peuvent être utiles:

J'ai joint les combinaisons de l'art à celles de la nature; parce qu'entre une infinité de faits que nous ignorons, et que nous ne saurons jamais, il en est un qui nous est encore caché: savoir, si la division d'une matière élémentaire n'a point été, n'est point ou ne sera pas portée plus loin dans quelque opération de l'art, qu'elle ne l'a été, ne l'est, et ne le sera dans aucune combinaison de la nature abandonnée à elle-même.

Ne devons-nous pas lire là, en filigrane, que c'est par le possible qu'on peut espérer découvrir le réel?

Le point commun rattachant l'art à la nature et qui permet ce rapprochement, réside dans le hasard ou l'accident qui se trouve à l'origine de toute création, de toute forme naturelle ou artificielle. «Le hasard est ce qui sépare et unit à la fois un art de la nature, constate Venturi. Il le sépare parce qu'il ouvre un nouveau cycle de création, parce qu'il commence une nouvelle série de phénomènes; il l'unit parce que, ainsi, un art a une origine commune à toutes les formes de la nature, garde ce signe d'origine et se développe sur un rythme sem-

<sup>16</sup> Cf., *De l'interprétation de la nature*, A. T., II, pp. 56—57.

<sup>17</sup> La nature est, selon Diderot, «le résultat général actuel, ou les résultats généraux successifs de la combinaison des éléments». Il insiste sur cette idée de succession et de chaîne, car sans elles, «point de philosophie», et empressons-nous de le dire, car ce langage abstraitif dessèche tout, point d'évolution et de conception vitaliste de la nature. Quant au terme de l'art, il s'oppose à celui de la nature en ce sens qu'il embrasse tout ce qui est et tout ce qui a résulté de l'apport (conscient) de l'homme; artificiel s'oppose à naturel. Il faut se référer à l'article *Art* — noyau ou premier élan des fameuses *Pensées sur l'interprétation de la nature* (cf., Franco Venturi, *Jeunesse de Diderot*, Paris, 1939, pp. 293—294), pour se rendre compte qu'il s'agit d'abord des *arts mécaniques* et puis des *arts libéraux*. Un passage mérite la citation: «Le but de tout art en général, ou de tout système d'instruments et de règles conspirant à une même fin, est d'imprimer certaines formes déterminées sur une base donnée par la nature; et cette base est ou la matière, ou l'esprit, ou quelque fonction de l'âme, ou quelque production de la nature». (Cf., *Art*, dans les *Textes choisis*, édités par Jean Varloot, Paris, 1953, p. 127).

blable à celui des autres productions vitales». <sup>18</sup> Si Diderot emprunte à d'autres cette idée du hasard présidant à l'invention, et encore faudra-t-il la nuancer avec les invectives lancées contre Helvétius, si dès les *Pensées philosophiques* il connaît l'attrait irrésistible du postulat déduit du calcul des probabilités, à savoir «que la difficulté est compensée par la quantité des jets», il sera un de ceux qui saura distinguer le hasard de la probabilité, cette dernière lui étant plus acceptable, étant donné que c'est le type de calcul qui est le plus proche de l'expérience et qu'il est dépourvu de la rigidité et de la pérennité statique des mathématiques classiques. Il n'y a pas que le hasard, traduisant la gratuité dans l'acte créateur, il n'y a pas que le probable, exprimant l'éventuelle interaction ou interdépendance de plusieurs faits, il y a toute une série de formes mentales dont il faudra apprécier la validité en opérant leur transfert du terrain de la connaissance à celui de la création. Diderot le fait avec méthode et de façon consistante et les productions littéraires acquièrent ainsi un rôle de vérificateur et de substitut. Nous voulons dire que Diderot expérimentera dans l'invention romanesque selon le champ phénoménal qu'il s'arrogera en tant que philosophe et savant. Mais il faut, semble-t-il, imaginer l'usage d'une forme de pensée ou d'une hypothèse en tenant compte de la judicieuse mise en garde exprimée dans le *Plan d'une université*. <sup>19</sup> «Si l'on croit que la méthode des géomètres n'est pas applicable à tout, on se trompe; si l'on prétend qu'il ne faut pas l'appliquer à tout, on a raison.» Et l'on pourrait encore conjecturer sur les raisons des réserves et des précautions prises par Diderot au cours de ce chapitre: on avancerait volontiers que l'accent, placé à la fin, sur le calcul des probabilités et son vaste champ d'application en puissance, témoigne plutôt d'un renoncement, d'une résignation devant les secrets de la vie. <sup>20</sup>

L'interdépendance de la nature et de l'art moyennant leur activité combinatoire et leur point commun, le hasard,

<sup>18</sup> Franco Venturi, *o. c.*, p. 294. Diderot doit l'idée de ce parallélisme qu'explique ci-dessus Venturi, au chancelier Francis Bacon; voir à ce sujet les pages 196—202 de Jacques Proust dans *Diderot et l'Encyclopédie* (Paris, 1967, seconde édition); Diderot la fait sienne à plusieurs reprises, mais elle est courante au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>19</sup> Cf., *Plan d'une université pour le gouvernement de Russie*, A. T., III, p. 455. L'illustration qui suit dilue un peu la pertinence de cette affirmation, mais elle n'en infirme pas le contenu.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 456. «J'ai ajouté à l'arithmétique, à l'algèbre et à la géométrie la science des combinaisons ou le calcul des probabilités, parce que tout se combine et que, hors des mathématiques, le reste n'est que probabilité...». Et encore: «Toute notre vie n'est qu'un jeu de hasard, tâchons d'avoir la chance pour nous.»



le lien intermittent entre la nature et les jeux, lorsque les jeux sont synonymes de l'imprévisibilité ou des caprices,<sup>21</sup> et c'est à la géométrie ou aux mathématiques que Diderot en veut, puisqu'elles sont incapables de tout appréhender, l'équivalence entre les jeux<sup>22</sup> et les mathématiques lorsqu'il est question de terrain abstrait et purement de convention, tous ces rapports entrevus par Diderot, témoignent d'un intérêt continu donc aussi sérieux, pour le monde du jeu et les joueurs en tant que partie intégrante de la réalité qu'il aspirait à comprendre et à transformer.

---

<sup>21</sup> Dans un *Fragment sans date* (probablement de la fin de 1769, *Correspondance*, éd. Roth, VII, p. 245), où il s'agit d'une attaque en règle contre les mathématiques et contre d'Alembert (cf., *L'Introduction* de Jean Varloot à son édition du *Rêve de d'Alembert*, Paris, 1962, p. XXXVII) Diderot explique les raisons de leurs insuffisances respectives: «C'est que les géomètres sont mauvais métaphysiciens précisément pour la même raison qu'ils sont mauvais joueurs. Il y a dans la nature comme dans presque tous les jeux, des choses de pressentiment qui se sentent et ne se calculent point».

<sup>22</sup> Cette seconde attaque contre les mathématiques, ou plutôt l'esprit qui les sous-tend est d'autant plus importante qu'elle soulève tout au début *De l'interprétation de la nature*, plusieurs sujets qui reviendront fréquemment sous la plume du philosophe, tels l'existence, malgré tout, de la réflexion spéculative, abstraite et le degré inévitable d'inexactitude et d'incertitude de tout raisonnement. Combien ces notions aujourd'hui nous semblent nécessaires, naturelles, mais à l'époque, ni la grande leçon de Heisenberg, ni le principe d'incertitude de Heisenberg, ni la philosophie de l'inexact de Bachelard, laquelle remettait à l'épreuve nos concepts établis de vérité et de réalité, n'étaient à l'ordre du jour du savant! «Je ne sais, s'exclame Diderot, s'il y a quelque rapport entre l'esprit du jeu et le génie mathématicien; mais il y en a beaucoup entre un jeu et les mathématiques. Laisant à part ce que le sort met d'incertitude d'un côté, ou le comparant avec ce que l'abstraction met d'inexactitude de l'autre, une partie de jeu peut être considérée comme une suite indéterminée de problèmes à résoudre, d'après des conditions données. Il n'y a point de question de mathématiques à qui la même définition ne puisse convenir, et la chose du mathématicien n'a pas plus d'existence dans la nature que celle du joueur. C'est, de part et d'autre, une affaire de convention». (A. T., II, p. 10). Il serait vraisemblablement fructueux de refaire la courbe ou de reconstituer les oscillations de l'affinité de Diderot pour les mathématiques, et nous ne pensons pas à son appréciation plus ou moins objective mais à la présence tant directe qu'indirecte de ces dernières dans les images, les comparaisons, dans la logique du raisonnement, enfin à la place que Diderot leur accorde dans la vie. La distinction signalée plus haut entre le calcul des probabilités et les mathématiques est aussi à retenir. C'est en ce sens, croyons-nous, que nous devons comprendre, l'explication fournie par Venturi. «C'est l'aspect abstrait, et non créateur de la mathématique qui en diminue l'importance aux yeux de Diderot». (Venturi, *o. c.*, p. 291) Il n'est pas étonnant alors de voir Diderot citer plus d'un exemple de l'application concrète de la «science des probabilités», telles dans les assurances, les rentes, et les tontines (cf., *Plan d'une université*, A. T., III, p. 456).

Les jeux, de même que l'esprit qui les anime, ne font qu'élargir la zone d'application de certaines lois ou de certaines exceptions dont la vérification est toujours à souhaiter. Rappelons que la définition du jeu comme « suite indéterminée de problèmes à résoudre, d'après des conditions données », ne contient absolument rien qui ne puisse être valable, — et Diderot le souligne lui-même — pour les mathématiques<sup>23</sup> une science certes, mais que le philosophe naturaliste ne répudie que pour mieux l'incorporer à la démanche de son esprit, qui n'est, soit dit en passant, qu' « une série d'expériences ».<sup>24</sup> Pour ce qui est des moyens et des modes d'expression, l'esprit choisit de préférence « les hypothèses et les paradoxes »,<sup>25</sup> car c'est ainsi qu'il progresse dans l'expérimentation, avec des risques spéculatifs soit, mais avec moins de risques d'erreur que s'il s'en tenait à une certitude trop fermement établie.

Une des grandes difficultés que Diderot rencontre consiste à concilier en lui ses ambitions de savant expérimentateur et la mobilité de sa « pensée questionneuse », trop consciente de la complexité du plus simple des problèmes. Le ton n'est plus à la plaisanterie lorsque Diderot constate que « plus on médite un sujet, plus il s'étend; . . . (et que) pour parler pertinemment d'une aiguille, il faudrait posséder la science universelle ».<sup>26</sup> On dirait plutôt que c'est autant un signe de découragement qu'un appel à vaincre l'insurmontable. Mais à ces dilemmes vient s'ajouter, pour le penseur, mais également pour le conteur, une dichotomie persistante entre l'esprit qui se doit de la rigueur, ayant pour but la vérité, et l'esprit qui s'arroge la liberté de chercher à l'aventure, acceptant d'aboutir à des er-

<sup>23</sup> Voir la récente mise au point sur la place des mathématiques à l'époque où Diderot rédigeait ce texte, faite par Georges Gusdorf dans *Dieu, la nature, l'homme au siècle des lumières*, Paris, 1972, pp. 243—269.

<sup>24</sup> C'est dans les *Eléments de physiologie* (1774—1778, A. T., IX, p. 360), en parlant de l'effet des sensations sur notre entendement: « La marche de l'esprit est donc une série d'expériences »; ajoutons, pour mieux rendre le sens, qu'il s'agit de l'expérience succédant à la perception la plus simple.

<sup>25</sup> Cf., R. Mortier, « Diderot et le problème de l'expressivité: de la pensée au dialogue heuristique », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, no 13, 1961, p. 284. Dans son article R. Mortier apporte de pénétrantes conclusions sur l'esprit de Diderot. « Entre l'affirmation qui fige et le pyrrhonisme qui suspend, Diderot s'est refusé de choisir; il a rejeté l'esprit de système et le doute stérilisant pour prendre une voie plus personnelle, celle de la pensée questionneuse, en d'autres termes: celle de la découverte et du risque. Risque spéculatif, s'entend, puisqu'il s'agit d'un jeu d'idées où l'esprit avance par hypothèses et paradoxes, prêt à rebrousser chemin devant l'impassé et à reprendre la recherche à son point de départ ».

<sup>26</sup> Cf., *Sur la diversité de nos jugements*, A. T., IV, p. 22.

reurs, à rebrousser chemin et à repartir de nouveau. Et puis Diderot joignait un besoin irrésistible de communiquer et de bavarder à la méfiance soutenue de parler en termes trop clairs et trop directs. Certains des problèmes d'expression pouraient en partie s'expliquer par le fait que ce n'est que par «circonduction»,<sup>27</sup> le mot est de Brunetière et s'apparenterait à circonlocution — qu'il pouvait amener son lecteur à la vérité, c'est-à-dire, à ce qu'il voulait lui faire connaître. La coterie holbachique (mais pas seulement elle!) en savait long sur les périls à éviter: miser sur plusieurs tableaux, s'exprimer de façon elliptique, n'étaient point un jeu gratuit mais une nécessité.

Etudier l'invention littéraire de Diderot, signifie la placer dans un triple contexte, celui de ses multiples intérêts, évoluant tous dans des directions qui rénovent les problèmes plutôt qu'ils ne les résolvent, celui des analogies, des liens qui s'établissent entre des domaines variés mais aux cloisons remarquablement perméables dans le cas du philosophe pour des raisons qui lui sont spécifiques, enfin celui du climat intellectuel, social et artistique, et ceci pour délimiter ce qui appartient plus particulièrement à Diderot tout en étant l'expression indirecte, ou même directe, de son siècle. Nous procéderons donc, en tenant compte, autant qu'il est possible, de la dialectique tourmentée, inhérente à la pensée de Diderot, par une analyse des intérêts, philosophiques, esthétiques et scientifiques sollicitant son attention à des époques différentes. Des notions disparates, mais intervenant toutes sur le plan d'une réflexion orientée vers la connaissance et désireuse de logique, certes non point univoque mais polyvalente, et de persuasion, se contentant d'enthymèmes et d'expressions «emblématiques» plutôt que de preuves et d'images concrètes, préférant des faits probables à des faits positifs, des notions disparates, telles la combinaison, la perception des rapports et l'analogie, l'incertitude, la conjecture et le hasard, le paradoxe, l'erreur et la contradiction, constitueront notre terrain d'investigation en un premier temps. Il semble que l'on puisse,

---

<sup>27</sup> C'est Ferdinand Brunetière, plein d'éloges pour l'abbé Galiani (et bien moins engoué de Diderot!) qui décrit ainsi le procédé de persuasion, appliqué à la perfection dans l'oeuvre et dans la conversation du grand napolitain. «Ce que j'y trouve de plus remarquable, constate Brunetière, admiratif, c'est la méthode, une méthode de circonduction, pour ainsi dire, qui, de détour en détour, et de traverse en traverse, amène insensiblement le lecteur à la conclusion». Cf., *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, deuxième série, «L'abbé Galiani», pp. 252—294, en particulier p. 277, Paris, 1889. Ajoutons que, pour faire cette constatation, Brunetière s'appuie sur un témoignage de Marmontel.

dès maintenant, justifier cette méthode en rappelant que, pour Diderot, ce sont les idées et les problèmes qui priment et que les sciences de la vie<sup>28</sup> tiennent le premier rang tout au long de sa carrière. Manier les idées avec dextérité, résoudre les problèmes afin d'en poser de nouveaux, transcrire le réel pour mieux l'appréhender, ces activités supposent la maîtrise des mécanismes de raisonnement et de persuasion. De là à passer aux contraintes de l'art, il n'y a qu'un pas, et les questions de vérité, de vraisemblance, d'artifices indispensables dans toute expression qui s'échappe du commun, ne font que reprendre les préoccupations chères au philosophe sur l'imperfection et l'inadéquation des langages.

Cette insuffisance des modes d'expression ne fait-elle pas renforcer chez Diderot la conviction que les ressources d'un art purement imitatif sont limitées, sapées même par le fait que cette imitation ne peut être satisfaisante? Bien que nous n'avancions pas, et pour cause, que pour le philosophe, une esthétique de l'analogie se substitue à celle de l'imitation, nous croyons que l'expérimentation, inhérente à toute son œuvre littéraire, traduit ce besoin de chercher à côté, d'innover, d'inventer à partir de quelques analogies. Le génie, défini par le raisonnement analogique, n'engage-t-il pas le créateur à profiter de ces nouvelles percées qui excluent la vision «privilegiée», univoque et frontale (lisez, imitative et limitative) et requièrent l'aventure dans le discontinu? L'expérimentation d'emprunt, car c'est sur celle-ci surtout que se fonde l'esprit expérimental<sup>29</sup> de Diderot, semble se concrétiser avec le plus

---

<sup>28</sup> Nous nous permettons cette formule dépassée aujourd'hui, mais qui embrasse si bien tout ce qui préoccupait le philosophe.

<sup>29</sup> Nous ne parlerons que très occasionnellement de morale bien que là aussi tout s'expérimente, mais à partir de soi, de sa propre conscience et les résultats obtenus sont encore plus individualisés, plus relatifs. La «conscience déchirée» et la «dissolution de soi» dont parlait Hegel et puis Fabre, à propos du Neveu, est bien la conséquence d'un jeu joué sur soi-même. Ceci semble d'autant plus vraisemblable si nous rapprochons ce que dit Suzanne Lilar dans son «Dialogue sur le jeu», bien que son point de départ soit résolument autre, et pour cause: «Je vais vous montrer par quel biais le joueur échappe au vécu et, que le jeu n'est pas tant une affirmation de l'individu qu'une manière de le dissoudre à travers l'expérimentation de ses possibles». Et plus loin: «... la notion traditionnelle du Moi se défait sous nos yeux, ... elle s'éparpille dans le chemin qui sépare le joueur pris dans l'imbrication de la vie quotidienne du *joueur au jeu* et s'adonnant à l'expérimentation de ses possibles». Si pour un instant nous omettons de voir qu'il s'agit, une fois, de l'interprétation du comportement du joueur, s'échappant à la vie quotidienne par le jeu, et une autre fois, d'une tentative d'approximation du comportement du Neveu, nous nous retrouvons sur le même plan, l'ambiguïté de l'exploration, tant pour le cynique que pour le joueur! Mais combien l'expérimentation en mora-

grand succès dans ses essais littéraires. A la différence des expériences réelles, celles dans l'imaginaire — le terme est sujet à caution — acceptent l'erreur avec beaucoup plus de latitude. Et si on a droit aux erreurs — quelquefois si brillantes —, on peut jouer impunément suivant leurs logiques internes et leurs caprices secrets. Ce sont, nous semble-t-il, d'une part l'attitude ludique, et d'autre part, les aspirations scientifiques de Diderot en matière littéraire, qui expliquent avec le plus de bonheur, le processus d'invention dans la majorité des cas. Or ce lien entre la science et l'invention littéraire par le biais d'une attitude ludique n'est ni étonnant, ni paradoxal, et nous espérons le montrer au cours des pages à venir. Disons aussi que si le principe d'imitation est relégué au deuxième plan dans ce nouvel élan créateur, il l'est au nom de cette même attitude. L'art et partant l'invention conçue comme jeu, d'une part implique une plus grande liberté par rapport à la nature qu'on n'imité plus avec tant de vénération, et d'autre part, il amène l'instauration d'un univers autonome, à la limite même illogique, invraisemblable.

Diderot n'hésitera pas à adopter de nouveaux principes de constructivisme dans l'invention grâce à l'analogie, la combinatoire et à l'expérimentation, qu'il emprunte toutes au monde des sciences. Et ce constructivisme n'est-il pas visible dans les formes hybrides, épigénétiques, parodiques, de ses personnages et de ses textes littéraires? Si la Vérité est dispersée, diffuse, nécessitant un remaniement continu et individualisé, témoin la somme de l'*Encyclopédie* avec son réseau obligatoire de renvois, alors la Vérité ne peut être saisie que dans l'émiettement d'un langage imparfait, incomplet, dans un bavardage plein d'erreurs, de paradoxes et de faussetés... Comblent toutes les lacunes, dissimuler les failles ne fait pas honneur au savant, au contraire il faut les mettre en évidence

---

le est plus complexe, voire impossible. Aussi nous retrancherons-nous derrière les conclusions de Jean Fabre à propos de *Jacques le Fataliste*: «A cet impossible traité, toujours imaginaire, toujours futur, se substitue la forme d'expérimentation que représente la création littéraire, reflet, substitut ou symbole de l'expérience vécue.» Aussi essaierons-nous de nous occuper de cette forme seule d'expérimentation! Les références sont, respectivement, l'*Introduction* de Jean Fabre à l'édition critique du *Neveu de Rameau* (Paris, 1963, p. LXII), «Le jeu, dialogue de l'analogue avec le professeur Plantenga» de Suzanne Lilar (cf., *L'Art et le Jeu, Cahiers de philosophie, Deucalion* 6, Neuchâtel, octobre 1957, pp. 123—125) enfin «Sagesse et Morale dans *Jacques le Fataliste*» dans *The Age of the Enlightenment: Studies presented to Th. Besterman*, ed. by W. H. Barber, Edinburgh and London, 1967, p. 174.

pour permettre à d'autres d'aller plus loin.<sup>30</sup> A cet égard rien de plus salutaire que le paradoxe. Dans un tout autre ordre d'idées le goût du paradoxe peut être en lui-même signe de ludisme, l'effet de choc et de surprise étant un des éléments constitutifs du jeu. «Le paradoxe, nous l'apprenons, entre autres, dans les *Pages contre un tyran*,<sup>31</sup> n'est point une opinion contraire à une vérité d'expérience, car le paradoxe serait toujours faux: or il arrive assez souvent que c'est une vérité. Le paradoxe n'est donc qu'une proposition contraire à l'opinion commune; or l'opinion commune pouvant être fausse, le paradoxe peut être vrai.» Et il semble que ce soit paradoxalement ce qui paraît sous les dehors de non-sérieux et de bavardage — le droit de parler, de polémiquer (avec insolence), est preuve d'égalité pour le Neveu et pour Jacques!<sup>32</sup> —, qui devienne véritablement pour Diderot le signe de l'affirmation et de la révolte de son esprit tout aussi libertin que libertaire. Et les intarissables bavards, agressifs par l'incongruité même de leur acte, bouleversant l'ordre des faits et l'ordre des choses, ne sont pas les causeurs chevronnés des salons où Diderot pouvait briller en prenant part aux joutes de l'esprit.

---

<sup>30</sup> Voir les conclusions d'A. Moles faites à partir de celles de Bachelard dans *La création scientifique* (Genève, 1957, pp. 14—15). «D'où la remarque faite par Bachelard dans «Le nouvel esprit scientifique», qu'il convient de conserver précieusement et de cultiver dans la science l'ambiguïté fondamentale entre expérience et raisonnement qui fait jaillir les oppositions dialectiques au lieu de s'appliquer à la combattre à grand renfort d'idées claires — tâches appartenant en propre à l'encyclopédie ou au rédacteur de manuels d'enseignement, mais pas au chercheur; «l'observation scientifique est toujours polémique». En d'autres termes, l'édifice n'étant jamais achevé, il n'y a pas intérêt à recouvrir du plâtre des syllogismes les failles, les lacunes, les manques de la construction, mais au contraire à les laisser bien en évidence pour attirer l'attention sur eux et inviter à les combler». Disons aussi que nous ferons plus d'une fois appel à Moles au cours de ces pages, d'une part parce qu'il considère parallèlement la mentalité ludique du chercheur et la mentalité scientifique de l'artiste, d'autre part, parce qu'il dégage et explore la liaison entre la science et la philosophie, liaison qui se serait renouvelée, ces dernières cinquante années, grâce à l'évolution actuelle de la science.

<sup>31</sup> Cf., *Oeuvres politiques*, édition Vernière, Paris, 1963, p. 140.

<sup>32</sup> Sur les implications idéologiques de ce bavardage, signe d'une émancipation désormais acquise, voir l'étude d'Erich Köhler, «Est-ce que l'on sait où l'on va? L'unité structurale de *Jacques le Fataliste et son Maître* de Diderot», *Philologia pragensis*, No 4, 1970, pp. 186—202.

## II

### *Esprit de jeu et activités ludiques* (En marge des conversations de salon au XVIII<sup>e</sup> siècle)

Nous n'allons pas nous attarder sur les multiples jeux de société, si ingénieux, si raffinés, qu'il s'agisse de la conversation mondaine, légère et papillotante, ou des divertissements littéraires et autre; il y aurait là matière à une belle étude à faire; nous n'allons pas prétendre que le XVIII<sup>e</sup> siècle soit essentiellement l'époque où l'esprit de jeu s'installa dans toutes les formes de la vie humaine, comme certains aimeraient l'accréditer; surtout nous ne soutiendrons pas que Diderot soit le meilleur exemple du génie de son temps, quelque soit notre jugement définitif sur la part de jeu dont il fait montre. Ce serait là une enquête passionnante de sociologue, de critique et de psychologue à engager, mais fort au delà de nos forces, et en partie déjà menée à bien par les très nombreux ouvrages sur les différents aspects de la vie et de la pensée au XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>33</sup> Cependant n'y aurait-il pas de justification à pousser plus avant une recherche sur l'époque où l'art de la conversation était le jeu de société par excellence, dont les règles s'apparentaient soit à des manuels de stratégie subtile ou de bienséance consommée: «L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer qu'à en faire trouver aux autres»<sup>34</sup> disait à propos La Bruyère, qui tenait dans son portefeuille de nombreux conseils de bon sens, de modestie et de droite raison: affaire de tempérament et d'éducation dira-t-on. La Rochefoucauld par contre constatait à sa manière:

L'intérêt est l'âme de l'amour-propre, ... de même l'amour-propre séparé, s'il faut le dire ainsi, de son intérêt, ne voit, n'entend, ne sent et ne se remue plus; de là vient qu'un même homme qui court la terre et les mers pour son intérêt devient soudainement paralytique pour l'intérêt des autres; de là vient le soudain assoupissement et cette mort que nous causons à tous ceux à qui nous contons nos affaires; de là vient leur prompte résurrection lorsque dans notre narration nous y mêlons quelque chose qui les regarde; de sorte que nous voyons dans nos conversations et dans nos traités que dans un même moment un homme perd connaissance et revient à soi, selon que son propre intérêt s'approche de lui ou qu'il s'en retire.<sup>35</sup>

<sup>33</sup> Pour une liste sélective, et à partir de laquelle nous avons pu travailler, voir la *Bibliographie* à la fin de l'ouvrage.

<sup>34</sup> La Bruyère, *Les Caractères*, «De la société et de la conversation», chapitre V, Paris, Hachette, 1926, p. 130.

<sup>35</sup> La Rochefoucauld, *Maximes suivies de Réflexions diverses*, Paris, Garnier, 1967, pp. 166—167.

Or, les règles que La Rochefoucauld recommande permettraient d'éviter tous les écueils et de maîtriser l'art de la conversation. Les préceptes sont nombreux, assez catégoriques, «il faut», «on ne doit jamais», «il est nécessaire», «on doit», «il faut éviter» pour enfin amener le lecteur à sa conclusion:

Le secret de s'en bien servir (il s'agit d'avis, de tons et de manières, valables pour la totalité des ressorts de la conversation, remarque G. V.) est donné à peu de personnes; ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et de ne se forcer jamais à parler.<sup>36</sup>

Ces deux citations, venant d'un siècle qui préparait à tant d'égards celui de Diderot, illustrent le point de vue du moraliste, que Diderot revendiqua pour lui, mais plutôt par intermittences, alors qu'il fut, comme d'habitude, un peu en marge des idées communément admises et admissibles, quelle qu'ait été leur nature. Il s'interrogeait, avec quelque inquiétude, sur les problèmes de communication, et hasardait des opinions qui décevaient au plus profond de lui-même l'homme pour qui l'échange d'idées a toujours été l'expérience la plus enrichissante, le plus grand plaisir: «L'homme fait à l'habitude de cette monnaie (notamment de l'emploi des mots, substituant nos idées et nos images, remarque G.V.); une longue période n'est plus pour lui qu'une série de vieilles impressions, un calcul d'additions, de soustractions, un art combinatoire, les comptes faits de Barrême. De là vient la rapidité de la conversation où tout s'expédie par formules comme à l'Académie, ou comme à la Halle...».<sup>37</sup> Et en analysant les ressorts secrets, Diderot risquait presque de faire disparaître l'*aura* magique autour de la conversation; ne le laissons pas le faire trop tôt.

\* \* \*

Il y a une forme de jeu qui s'applique à dissiper la réalité: ainsi la plaisanterie, l'ironie, le rire, le comique et d'une manière générale toutes les attitudes qui se refusent à prendre les choses au sérieux. L'esprit en jouant sur les mots et sur les choses souvent les transperce d'un trait, comme de vaines apparences, comme de conventions prétentieuses. Une partie de la conversation n'a pas d'autre fin...<sup>38</sup>

<sup>36</sup> O. c., chapitre IV des *Réflexions diverses*, intitulé «De la conversation», pp. 191—194.

<sup>37</sup> Cf., *Salon de 1767*, A. T., XI, p. 134. Faut-il le dire, c'est encore l'abbé Morellet qui est l'interlocuteur interloqué de Diderot, emporté par un de ses sujets favoris.

<sup>2</sup> Henri Delacroix, *Psychologie de l'art*, Paris, 1927, pp. 14—15.



Et empressons-nous d'ajouter que le XVIII<sup>e</sup> siècle sut porter à la perfection cette attitude, décrite par Delacroix, tout en se réservant le droit de s'engager dans des échanges d'idées d'une autre envergure, mais avec toujours la même aisance. Il en est de la conversation comme des autres obligations sociales dans les salons, et les jeux de société qui y figuraient avaient pour fonction de dissiper l'ennui d'une manière agréable, spirituelle... et anodine. Ce disant, rappelons ce que pensait Diderot des avantages des cartes en rédigeant pour l'*Encyclopédie* le bref article *Médisance*: «On médit moins à présent dans les cercles qu'on ne faisait les siècles passés, parce qu'on y joue davantage. Les cartes ont plus sauvé de réputations que n'eût pu faire une légion de missionnaires attachés uniquement à prêcher contre la *médisance*; mais enfin on ne joue pas toujours, et par conséquent on médit quelquefois».<sup>38</sup>

Mais quels étaient ces jeux de société, ces jeux littéraires et ces divertissements qui réussissaient à dissiper l'ennui en dissipant la réalité et en refusant de prendre quoi que ce soit au sérieux? Nous nous bornerons à citer quelques études et à en rappeler les principales considérations; de nombreux exemples pourraient être repérés dans les ouvrages de l'époque, et l'interminable *Correspondance littéraire*<sup>39</sup> en serait un, la *Correspondance* privée de Diderot en serait un autre, tout aussi

---

<sup>38</sup> Cf., A. T., XVI, p. 108. Dans l'article *Jeu*, attribué maintenant au Chevalier de Jaucourt, on peut lire une idée qui serait familière à l'esprit de Diderot: «La bonne compagnie prétend que sa conversation, sans le secours du *jeu*, empêche de sentir le poids du désœuvrement: on ne joue pas assez». A. T., XV, p. 302.

<sup>39</sup> *Correspondance littéraire*, VIII et X (janvier 1770, p. 445, octobre 1774, pp. 507—508); ainsi le comédien Laméry écrit une comédie dont l'intrigue consiste à jouer au 21 et le dénouement à danser et chanter de mauvais couplets! Dans le second cas, il s'agit d'un nouveau jeu de cartes, le jeu de *crescendo*, inventé par un certain M. de B., des Ponts et Chaussées; c'est pourquoi au début du compte rendu on peut lire: «Eh, Monsieur des Ponts et Chaussées...», pour conclure que le jeu passera vite de mode, car «les coups forcés sont trop désavantageux et la combinaison du jeu ne laisse pas assez de ressources dans ce cas. Il faut d'ailleurs une mémoire dont très peu de joueurs sont doués». Cependant, il faut le reconnaître, les jeux sont souvent instructifs et, comme il est dit dans le volume II de la *Correspondance littéraire* (pp. 84—85), ils servent à «apprendre la géographie». Et l'informateur de continuer: «Ce sont des cartes avec lesquelles on joue toutes sortes de jeux, et on s'instruit de la position de tous les lieux. L'auteur a souhaité que je fusse témoin des progrès qu'ont fait quelques jeunes gens par cette méthode, et j'en ai été très satisfait. Autrefois, tout était occupation; aujourd'hui, tout est jeu. Je crains bien que toutes ces nouvelles méthodes ne soient autant une preuve de la frivolité du siècle que des progrès de l'esprit humain». Dans *Jeux et Sports*, (Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1967, p. 958) à la description des *Cartes*, Roger Caillois explique que «les jeux anecdotiques répon-